

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Pierre René Langevin, Yannick Renaud, Nataly Tremblay

Jacques Paquin

Number 122, Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36502ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (2006). Review of [Pierre René Langevin, Yannick Renaud, Nataly Tremblay]. *Lettres québécoises*, (122), 39–40.



Pierre René Langevin, *Répercussions*, Ottawa, l'Interligne, coll. « Fuges/Paroles », 2005, 88 p., 15,95 \$.



dessiner une esquisse faite de sentiments furtifs mais de souvenirs tenaces :

*chair berçante
mégots de regards dans les villes*

simulacre d'homme

*cire de semence
si je dors je songe toujours aux murs (p. 57)*

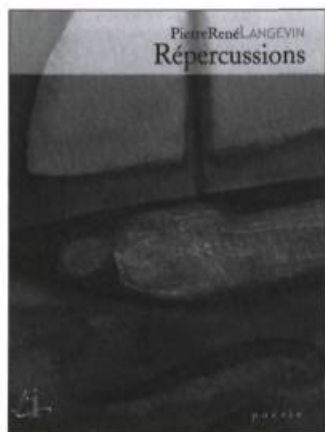
Une enfance recollée

D'entrée de jeu, le premier recueil de Pierre René Langevin déstabilise son lecteur en l'emportant, dès les premières pages, dans une valse où défilent pratiquement toutes les personnes grammaticales de la langue française.

Peut-être le poète recherche-t-il des effets de répercussions, conformément à l'intitulé du recueil, mais le procédé ne laisse aucunement souffler son lecteur. Heureusement, une fois passé ce seuil, nous pouvons mieux apprécier la teneur du recueil, qui offre un mélange de nostalgie de l'enfance, notamment dans les deux sections médianes, et de discours fragmentaires sur la ville, la communauté et les amours du poète. La pratique de longue date des arts plastiques se répercute dans une écriture qui progresse par petites touches, décalant un vers ici et là, pour



PIERRE RENÉ LANGEVIN



Vraisemblablement, on doit s'interroger sur ce que veut dire « premier recueil » avec ce poète. L'auteur a une longue expérience derrière lui, aussi bien comme homme mûr que comme artiste ayant obtenu une certaine reconnaissance. Il faut donc se méfier de stigmatiser une œuvre qualifiée de « premier recueil ». Je n'ai pas tout aimé, loin de là, en particulier cette tendance trop marquée aux néologismes ou aux mots rares, qui sentent trop la coquetterie, mais j'apprécie les raccourcis de l'expression et une sérénité qui émerge d'une forme délibérément éclatée. Le recours au collage, un procédé que partagent l'artiste et le poète, permet de rester mesuré dans l'anecdote autobiographique. À l'inverse, nous ne sommes pas devant une poésie de la pure instantanéité qui évacuerait totalement le retour sur soi et sur le passé. Comme l'écrit avec justesse le poète :

*le secours ne nous est plus d'aucun délire
le poème devient
avare du dehors et repu du dedans*

immense entonnoir de mouvances (p. 60)

Cet heureux compromis entre la force de l'anecdote et le bricolage de l'enfance trouve entre autres sa forme dans les petites « lucarnes », titre d'une section, ou dans les « marges étoilées » (*idem*) dans lesquelles les poèmes très brefs créent « ensemble une constellation qui s'offre comme des éclats d'enfance ». Poésie faite de bonds et de rebonds, *Répercussions* est l'exemple d'un premier recueil dont l'écriture vient de plus loin que la dernière pluie.



Yannick Renaud, *Taxidermie*, Montréal, Les Herbes rouges, 2005, 96 p., 14,95 \$.

Un cruel pas de deux

Le premier recueil de Yannick Renaud pourrait aussi s'intituler « Douleur du mouvement ».



YANNICK RENAUD

La division en six sections de textes en prose maintient les mêmes protagonistes. Une femme, un homme, liés l'un à l'autre par le mouvement, s'adonnent à ce qui ressemble à une danse, ils comblent du vide, s'attachent l'un à l'autre ou s'essaient à s'arracher mutuellement des lambeaux de plaisir ou de souffrance. Pour la femme, et pour elle surtout, cette danse équivaut à une scène de torture où le partenaire masculin joue le rôle de bourreau : « Lorsqu'il bouge, elle ressent chaque mouvement comme un nouvel assaut. » (p. 77) Cette

proximité à peine supportable pour les deux danseurs pour qui l'instant comme les déplacements n'engendrent que l'exaspération se lit tantôt comme une histoire de couple, tantôt comme une chorégraphie où la fiction l'emporte toujours, dans tous les cas. Les dialogues, les réflexions plutôt que se font les acteurs de cette fiction, rappellent l'un des procédés de marque de

Marguerite Duras, une des favorites des pastiches quand ce ne sont pas des caricatures littéraires. Notre poète réutilise la même forme dialogale mais sans distance critique, au premier degré : « elle aurait pris des heures à faire son deuil, paraît-il. Il dirait : "Le visage comme un vêtement trop grand" » (p. 59). La proximité contraignante des danseurs trouve son envers dans une distanciation extrême, une froideur voulue, aggravée par la présence d'un observateur, double du poète, qui possède lui-même une existence virtuelle : « L'observateur extérieur se

ferme à la souffrance des chorégraphies, des corps adules. » (p. 23) Deux sections insistent sur le caractère ludique de ce ballet à deux, ce n'est qu'un jeu effectivement, mais dans lequel l'homme a toujours le dessus sur la femme. Elle a un corps, lui pas. Jeu froid mais cruel aussi. Mise en détention par le jeu de pouvoir masculin, la danseuse est « [s]oumise à son art à lui » (p. 55) et vouée au mutisme. D'ailleurs, on sent bien tout au long du recueil qui c'est sur elle que s'exerce la fascination du texte. *Taxidermie* est un texte qui s'adresse à l'intellect, exclusivement, le jeune poète s'exerçant à des effets de distanciation tout en ne perdant pas de vue ce terrible face-à-face. Il est malheureux qu'il n'y ait pas d'autre perspective que celle de la lutte

des sexes qui reconduit un scénario du déjà vu. Le lecteur qui chercherait un dénouement à cette lutte chorégraphiée sera déçu. Il n'y a pas de dernier mot, bien que ce soit la femme qui l'emporte avec elle à la fin. Pour ma part, j'aurais aimé un peu plus de variation, de modulation autour de ce thème très riche au départ, celui de la danse comme moyen de contrer l'inévitable vacuité. L'impression de faire du surplace, sans mauvais jeu de mots, ternit en partie l'ensemble, qui ne manque pourtant pas d'originalité. Malgré le souci de faire moderne, certains clichés ont la couenne dure, comme ce renvoi trop transparent à la télévisité : « L'espace en occupation double. » (p. 52)



Nataly Tremblay, *La flamme en soie*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2005, 64 p., 10 \$.

Un amour de la haute mer

Nataly Tremblay écrit de petits poèmes, qui se tiennent deux à deux sur une page mais, contrairement à ceux de Pierre René Langevin, ils appartiennent à une veine lyrique plus usuelle, en écho à celle de Gaston Miron ou au Paul-Marie Lapointe de *Pour les âmes*.

Avec un lexique largement emprunté à la panoplie du monde marin (naufrage, noyade, œil de phare et épave, bonheur qui écume), l'amour est élevé à une forme de credo (« Je crois en toi », p. 24) qui fait son lit des amours perdues et éperdues. Les textes apparaissent souvent trop sages :

*Reste
Je veux t'entendre rire*



*Voir tes yeux briller de ce plaisir éphémère
Immortaliser la tête renversée à l'abandon* (p. 25)

La complainte amoureuse cherche bien à fourbir ses armes ici et là pour réagir à l'inertie mais, curieusement, les discours de combat qu'elle convoque sont quelque peu émoussés. Bien qu'on accueille avec plaisir les sursauts de révolte,

*Les mots giflent
Les mains renient
La lassitude ne fait pas oublier la baine
Ras le cou dans la rage rougeoyante
Ras les lèvres ce déversement de fiel* (p. 46)

on s'explique mal qu'ils sombrent rapidement dans une mer de discours convenus, à ce point reconnaissables que je peux me dispenser de les nommer :

*Je crie mon appartenance à cette terre natale
Je veux abriter mes racines avant que la bache ne s'abatte
Car elles grandissent jusqu'au fleuve* (p. 46)

Gaston Miron disait que le défaut de certains poèmes était de contenir plus d'un poème. Je dirais que, dans le cas de Nataly Tremblay, qui en est aussi à sa première publication, il y a peut-être un recueil de trop dans *La flamme en soie*. À la soie, j'ai préféré la flamme quand elle n'était pas patriotique. Tout de même, je suis curieux de voir où pourrait mener ce « désir incendiaire » quand il s'adonne à la cruauté :

*Le corps contre les barbelés
le cœur épuisé de te bair
la tête sous le couperet* (p. 30)

